Philippe Borsoï

Debout !

ROMAN

ÉDITIONS
MANÉ
HUILY

Debout !

« C'est quand elle m'a frappé que j'ai compris que ça n'allait plus. Une première fois dans le flanc droit puis des coups répétés avec le poing fermé dans l'aine. Quatre ou cinq. Peut-être six. Decrescendo, certes, mais des coups quand même. Aussitôt, Kristen a pris conscience de sa réaction, alors elle a ouvert sa main et m'a caressé le ventre à l'endroit des impacts ; des petits massages circulaires avec ses doigts fins. Bien sûr, elle ne m'a pas fait mal, juste de la peine, mais la peine m'est apparue comme une drôle de douleur : la sensation de devoir se préparer à perdre un être cher, la personne que l'on aime le plus au monde.
Kristen est la personne que j'aime le plus au monde. »

Depuis qu'il dort sur des journaux, Albert, chien fidèle de Kristen, s'intéresse au foot autant qu'au dérèglement climatique. Il se préoccupera aussi du sort de sa jeune maîtresse SDF dès lors qu'un inconnu lui offrira un premier livre.
Conte, farce ou tragédie ? Une chose est sûre, le cœur historique de Rennes en est le théâtre.

Philippe Borsoï est auteur de *Soixante-quinze mètres* aux éditions Le mot et le reste et co-auteur de plusieurs livres jeunesse chez Larousse et Milan. Concepteur-rédacteur de profession, il a travaillé à Rennes et vit à Séné (56).

17 €
ISBN 979-10-96468-29-4

Éditions Mané Huily
www.editionsmanehuily.com

9 791096 468294

Debout !

DU MÊME AUTEUR

SOIXANTE-QUINZE MÈTRES, roman, Le mot et le reste, 2017

Édition jeunesse
en collaboration avec Michel Habert

Collection *Les apprentis sages*, Larousse, 1994
SUR LA PISTE DES COULEURS

Collection *Qui se cache ?*, Milan, 1996
DANS LE JARDIN
DANS LA SAVANE
SUR LA PLAGE
EN VOYAGE

Philippe Borsoï

Debout !

Roman

Éditions Mané Huily

© Éditions Mané Huily, 2020.

À Sylvie

C'est quand elle m'a frappé que j'ai compris que ça n'allait plus. Une première fois dans le flanc droit puis des coups répétés avec le poing fermé dans l'aine. Quatre ou cinq. Peut-être six. Decrescendo, certes, mais des coups quand même. Aussitôt, Kristen a pris conscience de sa réaction, alors elle a ouvert sa main et m'a caressé le ventre à l'endroit des impacts ; des petits massages circulaires avec ses doigts fins. Bien sûr, elle ne m'a pas fait mal, juste de la peine, mais la peine m'est apparue comme une drôle de douleur : la sensation de devoir se préparer à perdre un être cher, la personne que l'on aime le plus au monde.

Kristen est la personne que j'aime le plus au monde.

Mon monde à moi, c'est le centre historique de Rennes (la partie nord-est du vieux quartier, pour être plus précis). J'ai passé ma vie à déambuler à l'intérieur du triangle de béatitude éternelle tracé par saint Pierre, saint Martin et saint Melaine, avec pour itinéraire principal l'axe place Hoche – parc du Thabor, dans un sens comme dans l'autre.

Il nous est arrivé quelquefois, Kristen et moi, de descendre jusqu'à la Vilaine et de longer le quai Châteaubriand, mais sans jamais passer le pont. Il nous semblait que les pavés n'étaient pas les mêmes sur l'autre rive, qu'ils n'avaient pas la même odeur. D'ailleurs, y a-t-il seulement des pavés de l'autre côté ?

Ceux de la rue Saint-Melaine sont d'époque, pour la plupart taillés à la main dans le schiste pourpre et le grès d'Erquy. Leur face apparente est usée et bosselée. Ils ont probablement été posés il y a plusieurs siècles et sont remaniés au fur et à mesure des travaux de voirie. Certains branlent sous les pas, entourés de larges joints creux. D'autres dépassent, se transforment en pierres d'achoppement. Chacun de nos passages est un pèlerinage unique. On ne marche plus, on claudique. La rue vieille bouge encore et surprend. De jour, elle ressemble à une rivière endormie, se moquant du bruit, respirant imperceptiblement sous sa houle rose. De nuit et sous la pluie : des reflets ; la chaussée irrégulière luit comme un vitrage martelé, donnant l'impression que l'éclairage urbain sort de terre, allumé par les ancêtres.

La pluie. Elle tombait d'ordinaire ici. Juste de quoi rincer les pavés à intervalles réguliers. Suffisamment pour souhaiter qu'elle s'arrêtât. Je me souviens des gouttes, moi qui le plus souvent baissais les yeux et regardais au ras du sol. Je me souviens qu'elles frappaient la surface de l'eau du caniveau central, qu'elles rebondissaient en l'air pour retomber à nouveau dans le petit ruisseau, que la bouche en fonte les avalait

mêlées et qu'enfin elles disparaissaient, encore fraîches, en gargouillis dans les entrailles du quartier.

Aujourd'hui, je regarde en l'air. La pluie me manque. Pas une seule goutte n'est tombée depuis le début de cette sombre histoire. Comme si la ville tout entière avait été jugée coupable et que nous ne méritions plus de recevoir l'eau du ciel.

Tout a commencé il y a un mois, jour pour jour, à midi pile, au coup d'envoi du premier match disputé par l'équipe de France pour la Coupe du monde de football.

1

FRANCE – AUSTRALIE

Nous marchions tous les deux côte à côte vers la place Sainte-Anne, attirés par les rumeurs des supporteurs agglutinés aux terrasses des cafés. Le soleil attendait la fin de la partie pour atteindre son zénith. De plus, nous n'étions qu'à cinq jours seulement du solstice d'été ; autant dire que notre étoile brillait au plus près de la Terre et qu'il faisait très chaud. Malgré cela, je restais collé contre Kristen, lié d'amour bien sûr, prudent aussi, inquiet surtout que dans un mouvement passionné la foule ne nous sépare, ne serait-ce que d'un mètre.

C'est Kristen qui s'éloigna la première. Je sentis que je ne devais pas la suivre. Je m'assis et ne bougeai plus. Elle fit quelques pas pour se rapprocher de l'homme qui se tenait debout, de dos, légèrement en retrait du rassemblement fanatique, ni au-dedans ni au-dehors ; juste à la lisière du monde. Je sus, sans même apercevoir son visage, que l'individu pouvait, à cet instant, basculer d'un côté comme de l'autre.

Pour quelle raison s'était-elle approchée de lui ? L'avait-elle vu perdu ? Elle était sans doute elle-même à

la recherche d'un protecteur, un vrai. Je n'ai pas beaucoup d'orgueil, ou si mince alors. Jaloux ? Peut-être un peu. Le problème n'est pas là. Lorsqu'on aime comme moi j'aime cette fille, on ne se pose pas de question, on protège sans conditions.

Kristen s'adressa au jeune homme avec une expression qui me fit baisser la tête.

— Tu es à la rue ?

— Ça dépend si tu y es aussi.

Pas de doute, le lascar avait le sens de la formule. J'allais devoir me méfier.

Elle l'invita à gagner l'ombre dans laquelle je me confondais.

— Je te présente Albert.

— Bonjour Albert. Moi, c'est Benjamin. Mais tu peux m'appeler Ben.

Il reçut mon regard dur et appuyé en guise de réponse.

Ne sachant plus trop quoi se dire ensuite, les deux avaient profité des écrans installés sur les terrasses pour regarder le match et se donner contenance. Si lui avait l'air d'apprécier la partie, elle, faisait mine de s'y intéresser uniquement pour rester à proximité de lui. Kristen n'aime pas le foot. Benjamin mit près d'une heure avant de s'en apercevoir. Il l'invita alors à faire quelques pas. Je les suivis comme si de rien n'était. Kristen ne se retourna pas. Elle me savait derrière, prêt à intervenir si son nouveau compagnon s'était avéré imposteur et qu'il lui manquât de respect.

Nous sortions de la place Sainte-Anne quand la foule exulta. Nous nous arrêtâmes et les clameurs fondirent très vite dans un silence tendu. Devinant que l'arbitre venait de siffler un penalty, le jeune homme rebroussa chemin pour suivre l'action.

Un à zéro pour la France.

Cris de joie des supporteurs.

Benjamin, triomphant à Kristen :

— C'est génial, non ?

Kristen, résignée :

— Oui, c'est bien…

Benjamin remarqua à nouveau, mais immédiatement cette fois-ci, le manque d'enthousiasme de Kristen. Il afficha un sourire gêné et réajusta les bretelles de son imposant sac à dos. Lorsque nous quittâmes la place, je le vis se retourner une dernière fois en direction de la masse excitée. Là, étaient rassemblés des gens du quartier. Tous avaient l'air bien intégrés dans la société et heureux d'y évoluer. Ils savaient payer les loyers, les crédits, se nourrir correctement et s'acheter des quantités de choses utiles et d'autres encore pour le plaisir. Ils travaillaient assidûment et méritaient bien de se distraire sur la place publique, s'encourageant l'un l'autre, comme notre équipe nationale, à ne pas baisser les bras et à reproduire sur la semaine suivante le schéma de la précédente.

Alors que la France façonnait sa première victoire contre l'Australie et s'autorisait à rêver de la Coupe, Benjamin se retira du monde ; il prit la décision de sortir

du rang et de nous rejoindre. Son sac lui parut soudain moins lourd sur ses épaules. Il se remit en marche d'un pas assuré sans même savoir où il allait. Il suivait Kristen, c'est évident. Je regrettai qu'elle l'influençât, mais il en était ainsi.

Je dois le reconnaître, Ben ne ressemblait pas à l'un de ces personnages qui prennent un malin plaisir à vivre dans la rue uniquement pendant la saison estivale et qui regagnent leurs pénates dès que l'automne froid et humide pointe son nez. Je pense à ces étudiants qui cherchent leur voie entre deux années universitaires hasardeuses ou à d'autres paumés de passage : révolutionnaires occasionnels, artistes bohèmes en mal de sensations fortes, zonards prudents, punks porteurs de projet, rastamen fraîchement convertis, jongleurs de feu intermittents, joueurs de diabolo de la dernière heure… Kristen l'avait bien repéré, sous le bonnet péruvien de Benjamin se cachait un homme sérieusement en panne, intimement persuadé que la pièce défectueuse de son corps (de son âme !) n'était plus disponible en magasin et que, de toute façon, il aurait été bien incapable de se réparer lui-même. Il se vidait de toutes ses substances réactives : plus de ressort, plus d'illusion, plus d'espoir ; il ne valait plus rien. Ses yeux, autrefois si brillants, s'éteignaient lentement, inexorablement. Tout au fond, une lueur vacillait, mais pour combien de temps encore ?

Plus de cire dans le lumignon.

À ce moment-là, Kristen plongea dans le regard du garçon (ma protégée avait cette propension à reprendre

des forces pour l'autre alors qu'elle-même n'en possédait plus), se fraya un passage dans son désespoir, rampa jusqu'à la mèche moribonde puis, d'entre ses lèvres arrondies en baiser, souffla délicatement sur l'ultime braise et ranima la flamme qui semblait tenir cette fois-ci.

Quelle énergie Ben venait-il de retrouver soudain ?

Celle qui aurait dû lui suffire à faire demi-tour, se remettre *illico* sur les rails de la vie et suivre le train-train dare-dare ?

Quel carburant brûlait-il désormais ?

Nul doute qu'il s'agit d'amour.

Si Tristan et Camille s'en aperçurent immédiatement, ils n'exprimèrent aucune réaction. En tout cas, pas dans un premier temps. Tous deux respectaient trop Kristen pour cela. Ils entouraient même leur compagne d'infortune d'une indéfectible affection qui tendait vers l'adoration. Et puis, dans la rue, on ne se mêle pas des affaires des autres, de surcroît sentimentales. Sauf peut-être quand on a trop bu.

Et ce soir, Tristan et Camille avaient trop bu.

« La faute au vin ! Ça me tricote les nerfs… » prétextera le premier à son réveil tardif du lendemain. Tristan ne supportait que la bière. Il pourrait ne pas boire du tout, assurément, mais peut-on coucher dehors sans cela ?

Camille, lui, mettra son débordement sur le compte de la perte du squat des prairies Saint-Martin. En effet, le campement avait été inondé, début juin, par une Ille en crue qui avait emporté dans la boue toutes nos affaires. Ensuite, craignant que le déluge ne nous

surprenne à nouveau, nous avions décidé de ne plus quitter le centre-ville, de jour comme de nuit.

Tristan et Camille burent donc plus que de raison, et la scène qui se joua au cloître de l'église Notre-Dame-en-Saint-Melaine en fin de soirée du samedi 16 juin fut, de loin, la plus pathétique de cette tragédie.

BENJAMIN *(levant sa bière)*
Un grand merci, vraiment, c'est cool de m'accueillir ;
Je suis perdu, j'erre et doute de mon avenir,
Sans vous, comment vous dire…

TRISTAN *(finissant sa bouteille de vin)*
Ne cherche plus, dégage !
Disparais pour toujours de notre paysage !
Comprends-tu que tu n'as rien à faire parmi nous ?
Tu mets notre campement sens dessus dessous.

BENJAMIN
Holà ! Quelle réaction ! J'avoue ne pas comprendre ;
Es-tu en train de dire que je devrais me pendre ?

TRISTAN
Certes, je le dis encore : ne rate pas ton coup !
Et je veux que tu saches, avant que tu sois soûl,
Que je n'apprécie pas ta mine de bellâtre,
Ce ton prétentieux et cette voix douceâtre.
Évite également de faire le joli cœur
Et cesse de rôder autour de notre Sœur !

Benjamin
Votre Sœur ? Mais Tristan, comment pourrais-je faire
Pour te signifier que là n'est pas l'affaire
Et qu'en me condamnant tu te méprends. Crois-moi,
Si Kris me tend la main, il ne s'agit d'émoi.
N'oublie pas, Camarade, sa belle gratitude ?

Vers Camille au sol, une bouteille de Smirnoff à la main.

Et pour toi, n'a-t-elle pas eu la même attitude ?
Je sais bien que Kristen soulage aussi tes maux :
Tu as fui ton beau-père qui t'en veut d'être homo !

Camille *(se redressant)*
Ô ciel ! Serait-ce possible de changer de vie ?
Faut-il à chaque fois que je me justifie ?
Mon Dieu ! Pourrai-je un jour abandonner ce poids ?
Cessera-t-on enfin de me montrer du doigt ?
J'espérais ton appui, Kristen, ou ton silence,
Que vais-je devenir si ma muse me devance ?

Tristan *(à Benjamin)*
En arrière, enculé ! Tu nous pries de t'aider
Et tu salis mon Frère ; tu le traites de pédé !

Kristen
Cela suffit, Tristan ! Tu le sais, Benjamin souffre ;
Tends-lui plutôt la main et tire-le du gouffre.
N'ai-je pas couru vers toi, il y a deux ans

Lorsqu'en crachant le feu, tu t'es brûlé les dents ?
N'est-ce pas moi alors qui ai soigné ta blessure
En t'offrant sous ma tente une couche plus sûre ?
M'as-tu vu rechigner, as-tu perdu l'espoir,
Si la quête du jour je partageais le soir ?
Quant à l'homosexualité de Camille,
Plus encore à cause du rejet de sa famille,
Elle ne doit pas rester secrète, c'est évident,
Mieux vaut la crier et exhiber son amant,
Car, c'est faire le jeu du facho et de l'impie
Que de voir sa nature comme une maladie.

Face aux acteurs, il n'y avait que des chiens. Dans le public, tous, excepté moi, hurlèrent à faire trembler les ténèbres. Pour ma part, je restais en retrait de l'hystérie, fasciné par la posture de ma maîtresse. La Sarah Bernhardt apparaissait, sublime, à contre-jour dans la lumière des réverbères. Mon regard, tel un rayon laser, découpait à la perfection son contour de Vénus.

Je m'approchai d'elle et lui léchai la main.

2

FRANCE – PÉROU

Le réveil fut lourd sous les voûtes du cloître ; quatre siècles de pierres pesaient sur les dormeurs. Les oculus de calcaire veillaient sans juger les mendiants à terre. Les premiers rais du soleil d'un matin déjà chaud atteignaient les vitraux oblongs, émaillant leurs regards ancestraux ; on aurait dit qu'ils pleuraient sans larmes, comme les yeux des chiens.

Benjamin s'était installé au sud de la galerie ouest. Tristan au nord, au côté de Camille. Au centre, Kristen et moi séparions les adversaires de la veille et les tenions à distance l'un de l'autre, bien qu'ils eussent été incapables d'interrompre leur sommeil éthylique pour se battre en duel.

Depuis la crue de l'Ille qui avait causé l'inondation du campement et la perte de nos équipements aux prairies Saint-Martin, Kristen et les deux garçons avaient pu se procurer à nouveau des matelas (matelas fins mais matelas quand même) auprès d'une association. Ils les avaient déroulés à l'abri sur les dalles de la galerie du cloître et, personne n'osant y toucher la journée, ils les

retrouvaient intacts et au même emplacement le soir suivant. Si Kristen m'offrait volontiers une place de choix sur sa couche moelleuse, je préférais, à l'instar des autres chiens, dormir à même le sol trouvant qu'il y faisait plus frais. Mon adorable maîtresse remarqua mon penchant et le respecta. Chaque jour cependant, au conteneur de recyclage de papier de la place Hoche, elle prit l'habitude de récupérer des journaux dont elle séparait les pages afin de me confectionner un tapis de sol. J'avoue que son attention me toucha, et pour cette raison, à chacun de mes couchers, je veillais à ce qu'aucun de mes poils ne sortît de la zone de propreté.

Ce dimanche matin, je m'étirai sur un exemplaire du *Parisien* qui datait du mercredi 13 juin. Sans doute un Francilien l'avait-il déposé dans une corbeille rennaise, en tout cas, il était tout beau tout neuf ; avait-il seulement été lu ? Le temps que les primates ne se remettent sur pied, je parcourus son actualité. La une montrait la photo d'un train qui avait déraillé à cause des pluies torrentielles. Son titre : « Orages, inondations : au cœur du chaos ». À l'intérieur, les journalistes consacraient deux pages au réchauffement climatique. On prévenait d'emblée qu'il allait falloir s'habituer aux déluges avec la hausse des températures. Dans son édito de la page 2, Nicolas Charbonneau écrivait que la planète en danger avait « des choses à nous dire sur son état de santé mais qu'elle n'avait d'autres moyens de s'exprimer que les éclats ou les silences ». Juste en dessous, le météorologue François Jobard expliquait que « cela faisait quatre

semaines que l'anticyclone était bloqué sur l'Europe du Nord ». Page 3, sur une carte de France, on annonçait qu'entre le 1er et le 12 juin, le cumul des précipitations avait été de 447 % par rapport à la normale à Rennes, et de 851 % à Nantes et au Mans.

La peur m'envahit instantanément. Le bas de mon échine devint l'épicentre d'un frisson incontrôlable qui se scinda en quatre pour finir en décharge électrique dans chacune de mes pattes. Dorénavant, les canicules succéderaient aux tempêtes, la sécheresse aux inondations cataclysmiques. Mon noir pressentiment se transformait en dure réalité : le réchauffement se poursuivait, implacable, et personne ne semblait vouloir l'arrêter, ni le ralentir. Le phénomène s'accélérait, même. La Terre prenait feu. Et c'est l'Homme qui l'avait condamnée au bûcher.

À 10 h 30 précises, les cloches de l'église sonnèrent la messe sans parvenir à réveiller la tribu. À la fin du vacarme, le murmure d'une source atteignit progressivement mes oreilles. Je me redressai. À une vingtaine de mètres, un habitant du quartier, la quarantaine grisonnante, décontracté, le sourire aux lèvres, en bermuda et en chaussures de pont, arrosait le jardin collectif et partagé des *Incroyables Comestibles de Saint-Melaine*. Je m'approchai de lui. Il me servit de l'eau fraîche dans son seau. Je me désaltérai comme si je n'avais jamais bu de ma vie. L'espoir renaquit en moi. Je relevai la tête. Le ciel était bleu. Son soleil brillait. La chlorophylle verdissait l'épais feuillage. Un manifeste était affiché en bordure

du jardin : « On plante partout où c'est possible, on arrose et on partage. C'est une démarche volontaire et positive qui vient des habitant·e·s, des citoyen·ne·s, qui décident de créer un Nouveau Monde éthique et solidaire dans les territoires. » Plus loin encore, une autre pancarte : « Nourriture à partager pour tous ! »

Alors que le combat écologique semblait perdu d'avance, ce jardinier du dimanche m'apparut comme un résistant. Je frémis, jappai, couinai, aboyai… Tristan se réveilla. Il s'approcha de moi et lut les panneaux devant lesquels je me trémoussais. Sa déception me fit redescendre aussi bas que j'étais monté haut.

— Bah, des fruits et des légumes ! Très peu pour moi… Je préfère le jus de houblon.

Il se débraguetta, sortit son arrosoir, aspergea copieusement le potager, retourna s'asseoir sur sa couche, ouvrit une bière tiède, la but, se rallongea et se rendormit en se massant le ventre.

Je retrouvai mon tapis-journal la queue entre les pattes, la truffe à terre, parcourus à nouveau la une du *Parisien* et tombai sur le portrait souriant d'Aimé Jacquet, le sélectionneur victorieux du Mondial 98. Il s'exprimait, bien avant que le premier match de la Coupe du Monde de football en Russie ne fût joué, à propos de la jeune équipe nationale : « Je suis admiratif de la qualité des joueurs français ». L'homme optimiste contrastait avec la majorité des spécialistes sportifs ; ceux-là mêmes qui s'étaient moqués de lui avant qu'il ne devînt champion du monde vingt ans plus tôt. La

compassion est un sentiment noble, l'enthousiasme itou ; je me dis alors que la planète s'en sortirait bien toute seule et qu'après tout, ce n'était pas si grave. J'espérai à mon tour le succès des Bleus et décidai de faire l'autruche. Kristen dormait encore. Je me blottis contre elle et glissai mon museau sous son aisselle jusqu'à couvrir mes yeux et mes oreilles.

Là, je me sentis au mieux et dans le meilleur des mondes.

Tristan se releva en se frottant le bas du visage ; la brûlure du cracheur de feu n'en finissait plus de ne pas guérir.

— Je m'en sortirai jamais avec cette saloperie, bougonna-t-il.

Les plaies labiales semblaient effectivement ne pas vouloir se refermer, elles se propageaient même sur un large périmètre.

Camille se réveilla à son tour, s'agenouilla face à lui, sortit la crème cicatrisante de sa boîte, ouvrit le tube, déposa une noisette sur le bout de son index et, délicatement, l'appliqua sur les lèvres meurtries de Tristan. Il massa longuement la bouche du blessé jusqu'à ce que la pommade pénètre.

TRISTAN *(les yeux fermés, face à Camille)*
M'en veux-tu encore pour cette nuit, dis Camille ?

CAMILLE
Je devrais t'en vouloir ? Avoue-moi ta coquille.

Tristan
Je n'aurais jamais dû te traiter de pédé.

Camille
Je t'en mets plein la barbe, arrête de parler.

Le repos dominical se poursuivit dans une étrange plénitude. Nous restâmes alanguis à l'ombre des arcades comme de drôles de lézards fuyant le soleil et les convenances. C'était le jour de la fête des Pères, et aucun de ceux de nos quatre déshérités ne vivait encore. Ils n'étaient cependant pas tous morts. Simplement, ils n'existaient plus.

Les bourgeois allaient et venaient en famille sur le chemin du parc, rafraîchis de cette insouciance chrétienne. J'écoutais sans me lasser les gazouillis des enfants bien nés.